

Aimer son ennemi. En voilà une drôle d'idée. En voilà une déclaration absurde, choquante. Enfin, soyons sérieux, par définition même, un ennemi n'est pas aimable.

Ce quasi oxymore est à lui seul une impossibilité. Dès que l'on commence à aimer notre ennemi, ce sale type n'est déjà plus notre ennemi. Le seul fait d'en être théoriquement capable, fait disparaître la notion même d'ennemi.

Alors, que cherche à nous dire Jésus ?

Qu'est ce qu'un ennemi ? La définition est aisée tant le mot est fort : un ennemi est une personne ou un groupe de personne qui nous veut du mal, qui cherche à nous nuire, qui nous est très hostile.

Intéressons nous à cette relation si particulière, celle entre deux ennemis. C'est en premier lieu une histoire en commun. Une relation partagée. Nous n'avons, en effet, pas de relation d'hostilité véritable avec un inconnu. De l'indifférence sûrement, de la méfiance peut être ; voilà tout.

Non, entre les individus, comme entre les peuples, avoir un ennemi, cela suppose, un contentieux latent. Ce contentieux peut être psychologique, il peut être moral, ou matériel. Il s'agit d'une dette non apurée.

Et cette dette nous permettrait, pensons-nous, de légitimer, à nos yeux, un début de chosification de l'autre. Car c'est bien de cela dont il s'agit. Se représenter un individu comme un ennemi, c'est s'abandonner à une tendance humaine, si humaine. Celle de considérer l'autre, non comme une personne, mais comme une chose. Et d'envisager pour s'en défendre des moyens et des méthodes que l'on utiliserait pour se débarrasser d'un objet. C'est renier la dimension humaine de notre ennemi. C'est croire que, d'abimer l'auteur de la dette pourra nous soulager. Soit par pure vengeance, soit pour établir un rapport de force entre notre faveur.

Alors que veut dire aimer son ennemi ? En réalité, cet enseignement de Jésus nous propose une véritable grille de lecture concernant la gestion de nos peurs et de nos conflits

Et le commandement d'aimer son ennemi, est en deux parties :

**- dans la première, il traite de la libération de soi même, et de notre rapport à l'agresseur**

Voyons cette première partie :

*Aimez vos ennemis*, nous dit Jésus. Mais mon ennemi est-il vraiment mon ennemi ?

**Il s'agit déjà d'apprendre à faire la part, en soi même, entre menace réelle, et menace imaginaire. Pas facile.**

Les citations abondent pour décrire cette attitude. *Si vis pacem, para bellum*. Si tu veux la paix, prépare la guerre. Une autre citation encore : *la meilleure défense c'est l'attaque*. A court terme cette conception est redoutablement efficace. Et son profit adoube ceux qui s'y emploient. Mais sur le long terme bien sur, l'humanité vit dans un climat permanent de défiance, de peur, et de haine.

Apprendre à repousser l'idée de l'ennemi imaginaire, voilà déjà un premier pas. L'ennemi issu de nos projections mentales. De ces gens dont nous avons peur, des ces étrangers que nous n'approchons pas, uniquement parce que nous projetons en nous même, un ennemi qui n'existe pas.

**De plus, la relation qui nous unit à notre ennemi est une relation hautement toxique**, qui, à défaut de s'en libérer, nous rongera de l'intérieur. Notre histoire commune avec l'ennemi, établit un lien puissant, fait de peur, de méfiance, et de détestation. Plus ce lien est fort, et plus il nous enchaîne. Et il finit par nous immobiliser totalement. On se rend alors bien compte, à quel point l'ennemi n'est qu'un miroir déformant de nous même. Pour nous sauver de nous même, il n'y a que le pardon ; Seul le chemin vers le pardon peut nous libérer.

**D'autre part, Jésus nous dit clairement que NOUS sommes responsables d'essayer de faire grandir notre ennemi.** En lui montrant d'autres voies possibles. Notamment celles de la coopération plutôt que celles de l'affrontement. En lui montrant que nous savons faire taire notre égo.

En nous abaissant en vue d'une concorde humaine, nous réduisons les tensions, et permettons à des solutions créatives de se faire jour. Il n'y a là aucune faiblesse car il n'y a là aucun perdant.

Il ne s'agit donc pas, nécessairement, d'éprouver de la sympathie pour mon ennemi. Mais bien d'établir face à lui, puis avec lui, le cadre moral idéal que je souhaite. *Le verset 6.31 le dit bien : ce que vous voulez que les gens fassent pour vous, faites le pareillement pour eux.*

Et dans tous les cas, il n'y a pas d'alternative : *ce que vous voulez que les gens fassent pour vous, c'est à dire qu'ils vous reconnaissent, vous écoutent, qu'ils vous aident à grandir en vous pardonnant vos erreurs, et bien c'est exactement ce que vous devez offrir à votre ennemi.*

L'Amour que nous propose Jésus n'a en fait, rien à voir avec la sympathie. Sympathie qui serait une forme abâtardie de l'amour, le mot amour étant lui-même déjà compris au sens humain du terme.

Et permettez-moi de vous citer le pasteur Luther King : *Jésus me rappelle que l'Amour est plus grand que la sympathie. L'Amour est une bonne volonté, compréhensive, créatrice, rédemptrice, envers tous les hommes.*

**En dernier lieu, de manière induite, Jésus nous demande d'apprendre la patience lorsqu'on tend la main à son ennemi.**

*je cite 6.27 aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous détestent. S'intéresser, s'ouvrir à son ennemi permet de le reconnaître en tant qu'homme, en tant qu'homme en évolution. L'ennemi d'hier ne sera pas celui de demain. L'allié d'aujourd'hui, mon ami même, peut devenir mon ennemi. Et mon ennemi d'hier peut devenir mon allié, voire mon ami. L'histoire, les guerres, les paix, sont pleines de ces renversements spectaculaires.*

Mais tout ceci peut prendre du temps. Jésus nous dit que nous sommes responsables de briser le cercle vicieux de la haine et de tendre la main en premier, *je cite 6.29 si quelqu'un*

*te frappe sur une joue, présente lui l'autre aussi.* Patience, pour renouer encore et encore avec l'autre. Pour ne pas nous décourager. Passer de l'affrontement à la coopération ne se fait pas nécessairement du premier coup (c'est le cas de le dire).

Identification de nos peurs, volonté de faire grandir nos ennemis, patience, et Amour dans le cadre du divin. Voilà ce que commande le Fils de l'Homme. C'est la seule attitude viable pour désamorcer réellement la violence, et pour répondre à la violence par la non violence.

Alors oui, Jésus nous appelle à nous dépasser. Par ses provocations apparentes, par un défi à notre soit disant logique, Il nous montre la voie de la réconciliation, de la communication non violente. C'est cette attitude qui seule, permet de faire bouger les lignes. De les faire bouger autant pour nous même, que pour l'autre, l'ennemi. Et finalement, de passer d'une logique mortifère à une logique de vie. Voilà le véritable bon sens.

Bien sur c'est difficile. Il faut modifier notre comportement instinctif, il faut lutter contre des millions d'années d'évolution agressive, il faut se mettre à considérer les situations conflictuelles un peu comme les chauves souris : les pieds en haut, et la tête en bas. Mais si c'était facile nous ne serions pas en train d'en discuter, n'est ce pas ?

- Voilà. Nous avons jusqu'ici abordé la partie accessible, consensuelle, du commandement de Jésus. Jusqu'ici nous avons reçu une leçon de *modus vivendi*, un petit manuel du vivre ensemble.

**Il nous faut maintenant en venir à la deuxième partie de son message, à l'aspect extrême de son commandement.** *Je cite 6.30 si quelqu'un te prend ton vêtement, ne l'empêche pas de prendre aussi ta tunique. Donne à quiconque te le demande, et ne réclame pas à celui qui les prend.*

Il ne s'agit évidemment pas là, d'une simple affaire de vol de vêtement. **Il s'agit de l'attitude à adopter lorsque clairement, l'ennemi, par intérêt aveugle et destructeur ou par idéologie, ne limite aucunement sa nuisance.** Toute forme de dialogue et de coopération se révèlent impossibles. Si vous laissez faire, vous serez détruit. Faut-il toujours l'aimer ?

Le propos pose la question de la défense légitime de nos intérêts vitaux. Ils s'appliquent d'ailleurs aussi bien aux individus qu'aux peuples. Lorsque l'ennemi en veut à vos intérêts les plus essentiels, à vos intérêts vitaux, lorsque l'ennemi vise votre disparition, faut-il comme le demande Jésus, se laisser dépouiller intégralement, jusqu'à l'anéantissement éventuel ?

En ce paisible dimanche matin, la question essentielle posée brutalement par le commandement de Jésus est de savoir : **sommes-nous prêt à passer de la non-violence à la non-résistance ?**

**En clair, à suivre Jésus au-delà de notre instinct de survie, jusqu'au sacrifice ultime. Et ceci non pour notre patrie, nos amis ou notre famille, mais bien pour nos ennemis.** *Je cite 6.34 les pécheurs aussi aiment ceux qui les aiment. Si vous faites du bien à ceux qui vous font du bien, quel gré vous en saura-t-on ?*

**Or cette question fondamentale, primordiale, est justement celle qui révèle notre limite de compréhension. Elle est exactement notre limite humaine dans notre capacité à aimer.**

Ce commandement est-il raisonnable ? De toute évidence, non. Pourtant Jésus va jusqu'au bout. Au delà du pardon, dans une sorte de dissolution du Moi, Il exige le sacrifice complet de l'offensé. Il exige son renoncement total, alors même que ses intérêts vitaux peuvent être menacés.

Faut-il le suivre dans ce jusqu'aboutisme ?

**En fait l'enseignement de Jésus, apparemment hors d'atteinte, peut aussi être compris, davantage comme un idéal, comme un cadre de référence.** Un idéal qui nous conduit vers l'autre. Et de fait, lorsque nous cherchons à comprendre le côté extrême des propos de Jésus, la question à se poser ne serait-elle pas plutôt : **Est-il dans la nature d'un idéal, d'être atteint ?**

En effet, ce qui peut encore, être accompli à titre individuel, pour ceux qui veulent devenir disciples et acceptent d'en payer intégralement le prix, comment **peut-on l'envisager vraiment pour le plus grand nombre ?**

A chacun de voir, à chacun de savoir.

Notons toutefois qu'une telle attitude, si elle était concevable et partiellement généralisable du temps de Jésus, devient socialement incompatible avec les moyens modernes d'oppression et de destruction des hommes. La mécanisation et la haute technologie des engins de mort ont tranché le débat de la non résistance, voire même celui de la non-violence. Les accords de Munich en 1938 ont généré par leur lâcheté et la passivité des peuples, des dizaines de millions de morts dans les années qui suivirent. Les dégâts furent épouvantables. La quasi destruction de notre société européenne à l'époque montrent à l'évidence qu'il est des moments où l'agresseur, l'ennemi, doit être combattu. L'enseignement de Jésus, si profitable à titre individuel, peut alors céder la place aux impératifs de la survie collective.

La violence de cette résistance face à l'ennemi devient-elle alors légitime pour autant ? C'est dans le cœur de chacun que se trouve la réponse.

Fort heureusement, parmi les solutions possibles face à l'ennemi, il existe toute une gradation d'attitudes. De ce fait, la défense des intérêts vitaux peut parfaitement se réaliser dans la non violence. Il suffit que le rapport des forces le permette. Si le poids de la Résistance non-violente se révèle supérieur au pouvoir de nuisance de l'agresseur, nul besoin d'affrontement violent généralisé.

Gandhi, en fin stratège, avait parfaitement compris cette dualité.

Et je souhaite lui laisser le mot de la fin en le citant : *je crois en vérité que, s'il fallait faire un choix entre la lâcheté et la violence, je conseillerais la violence. Je préfère encore voir la violence s'extérioriser, que de n'être réfrénée que par la peur. Mais je crois que la non violence est infiniment supérieure à la violence.*

AMEN